

**Mourad, Khireddine**  
**Song to the Native American**

Ils ne sont plus qu'une rumeur  
Ils ne sont plus qu'une rumeur d'eau et de vent  
Le rêve d'un bruissement lointain  
La fugitive lumière d'une âme dérobée  
L'impossible instant du regard déchiré  
Et cela est pour toujours

Chante l'eau, Amante de l'Ile, toi qui rappelles aux lieux les charniers de l'homme.  
Chante l'eau jusqu'à l'heure du début.  
Lente cérémonie des parades au creux des sources pudiques

Ils ne sont plus qu'un souvenir  
La déchirure d'une pierre entre les pierres du Temps  
Et cela est pour toujours

Jusqu'aux plus lointaines aurores du souvenir  
Ils sont le nom oublié des hommes

La terre.  
Lieu de notre temps, c'est là qu'est l'oublié,  
Là qu'est le séjour des lumières égarées,  
Et tu chemines comme la crinière rebelle d'une tempête au-dessus des eaux endormies  
Et tu fus le leurre d'une terre. La promesse d'un Est sur les eaux de l'Atlantique. Un pays  
d'épices sur les rives arides et les îles furtives d'une Inde ignorée.  
Le leurre d'un rêve pour les héros de fer et de feu.  
Et l'homme mourra de l'homme.  
Négociants de terres, d'épices, d'hommes. Qu'importe le secret des lieux pour les soifs  
auriges. Et les lieux et leurs dieux s'effaceront.  
Je laisserai la branche brisée à l'entrée du port comme un adieu à l'arbre.

L'Amante de l'Ile était multiple, comme un chant d'étapes et de départs.  
La douleur vive des liesses humaines. Elle n'avait pas de Nord dans son regard. Et son corps  
chargé de sel et de Sud, de tous les Suds du  
Temps, recueillent les pénibles soleils de la vie.  
L'Amante de l'Ile était de tous les Nords aussi.  
Ces terres toujours suspendues aux bords des yeux.  
Et la barque tanguait sans espérance de port. Grâce heureuse de l'aube  
Et des couchants, tendresse de mousse, tu portes les points cardinaux de l'homme jusqu'au  
bout de toi.  
Où était l'Inde ?  
Mirage d'épices et de soie sur les pentes escarpées des jours et des nuits.  
Où était l'Inde, Amante de l'Ile, en dehors de toi ?  
Et toutes les Indes de l'homme ne diront pas ton nom.  
Et l'Est et l'Ouest ne sont plus que l'éternel ici de l'ivresse.  
Donne ton nom aux enfants à venir pour apaiser les colères de l'arbre.  
Livre les collines ondoyantes de ton corps aux corps en quête de paix.  
Et laisse la joie tragique des Andes s'égrener entre les couleurs de la mort et des fêtes de

moissons.

L'Indien n'est plus d'aucun lieu

Et cela est pour toujours

Et la terre n'est plus qu'une île.

Etire-moi Amante sur les rides océanes, et donne-nous tes excès de brume et de soleil, et console-nous des châteaux éphémères que les vagues emportent.

On vous dira, là-bas, que la brume et le vent se poursuivent sans paix.

Que le soleil est une attente de jour et de nuit.

La parole construit les pays lointains où la lumière siège au cœur des yeux. Mais les soleils ne viennent pas. Et la brume succède à la brume, et le vent au vent.

Et ces Méditerranées du Nord lointain, qui offrent aucune espérance à l'errance des marins :

Iles, écueils, récifs, isthmes. Mirages de port,

C'est la brume qui vous chantera. Et l'orage soudain.

Et c'est au cœur de l'orage que l'homme poursuit sa chimère.

L'île n'est qu'un rêve. Un soupçon de Paradis et d'Enfers mêlés où les hommes vivent.

Et d'une île à l'autre, l'illusion du pareil, l'illusion du différent nous rassurent et nous inquiètent.

Et nous allons de démesure en démesure dans l'infime et dans l'immense.

« Et peut-être, me dira-t-on, il est facile pour l'étranger de méditer la beauté des sites où il ne demeurera pas. Et que seul l'homme du lieu affronte l'âpreté de la brume, des naufrages, du quotidien. »

Mais je viens d'une terre où les hommes sont nomades, fils de l'étape et du départ. Et notre but n'est qu'un mirage. Et le mirage un chant de soif.

Le désert aussi est peuplé d'îles qui s'effacent après chaque abandon.

Iles à peine naissantes, déjà emportées par le vent.

Le désert n'est pas moins île que les îles qui somnolent sur les faces océanes.

Et la mer et le désert nous lient, nous qui sommes nomades et îliens.

Et qu'est ce que le sable sinon un souvenir de mer. Un océan en voyage.

Une métamorphose perpétuelle.

Et les naufrages nous lient en ces lieux de l'aléatoire où le labeur de l'homme et de la femme est une grâce de survie.

Où l'acheb et la mousse sont promesse d'eau

L'île me poursuit

Qui n'est pas l'hôte d'une île inaccessible qu'il porte en lui comme un parchemin effacé.

Et c'est l'amour qui s'éveille dans l'île de l'impossible. Dans la lenteur des eaux et des tempêtes de hautes beautés.

Qui le dira ?

Qui le vivra ?

Qui l'oubliera ?

Qui s'en souviendra ?

Et l'oubli et le souvenir ne sont que désert et océan où tanguent l'herbe fragile et tenace jusqu'à la dernière saison.

Qui n'est hôte d'une île ?

Une des îles de hautes brumes ?

Mais les hommes vivent.

Ils sont à la terre et la mer

Les oiseaux qui clament haut leur peine

Les routes ont perdu leurs rives

L'enfant n'est plus hôte des chemins escarpés

Où sont les balises ? Où sont les points cardinaux ?

Tu vas comme une voix emportée par le vent

Et tu poursuis l'ombre, soleil de nos brûlures

Pourquoi y a-t-il l'absence sur le regard des hommes ?  
Et pourquoi ce silence sur l'âme des femmes ?  
Et pourquoi seulement un souvenir d'enfant sur l'enfant assis ?  
Et cela est pour toujours  
Comme l'épaisse tristesse des temps heureux  
Fulgurante fut la nuit ! Et fulgurant l'éclair !  
Et flamboyants les chants de mort !  
Là-bas, dans ces prairies de la démesure  
Là-bas dans cette Inde que l'Inde ne connaît pas  
Où la terre de l'Homme n'était pas écrite  
Où la terre des hommes n'était pas tracée  
Où la peine des vivants sera oubliée  
Et cela est pour toujours  
Comme l'éblouissant murmure de l'adieu  
Et qui sera l'Archiviste de ces peuples oubliés ?  
Ni l'eau des rivières, ni le condor repu, ni le vent de l'enfance  
Les hordes s'en iront dans les lointaines prairies  
S'étendre sur les rêves sans début  
Un cri perdu entre les montagnes  
Une fugue sans contrepoint, sans harmonie, sans mélodie  
Un grand rôle de finitude et de résurrection  
L'immense onomatopée de la Douleur  
La vaste déchirure d'un chœur muet  
Muet jusqu'aux yeux. Muet jusqu'aux larmes  
Et ils ne reviendront plus  
Et cela est pour toujours  
Le vent nous laisse ses souvenirs entre les failles.  
Et chaque grain de pierre, une folle histoire  
Si l'orage, si le naufrage, si les vents à l'unisson nous assaillent, c'est pour nous rappeler que  
nous sommes toujours sur la route  
Où que nous soyons, nous avons toujours franchi le seuil.  
Qui n'est pas toujours un peu au-delà  
Toujours un peu hors de chez-soi  
Que l'île nous accueille ou que le désert nous invite  
Une limite entre nous célèbre toujours notre marge  
Marge de l'infime toujours infranchissable  
Nous sommes une limite sans fin  
Et ce que nous harcelons de notre impatience  
Ce sont toujours les mots  
Mais ils n'ont rien à nous dire  
Si ce n'est eux-mêmes  
Alors qui sera l'archiviste du vent et de l'eau  
Qui fera l'inventaire des poussières et des chants de l'indien  
Mon chant est saccade et ma danse douce  
Pas discrets pour ne pas heurter l'invisible  
Là est notre propos d'hommes  
Entre les remous des buissons insolent  
Lieux impossibles et si proches de nos rêves  
Lieux impossibles et si proches de nos rêves  
Interstices de nos tourments, rivages inouïs  
Et dans cet instant indicible de l'homme séparé

Et séparés aussi l'eau et l'eau, le vent et le vent  
Et toute chose longtemps chantée comme un bien de toujours  
Et l'arbre et la mort et la porte qui se brise  
Et qui nous sont données comme un bien oublié  
Et la femme et l'enfant entre les âges miroitants  
Bien loin de tout notaire pour donner les certitudes  
Là est notre propos d'hommes.  
Ce n'est pas le temps...  
J'ai donné pleine mesure à la ride  
Qui a accueilli la larme en désarroi  
Le sillon des jours et des joies et des chagrins  
Profonde et patinée par les eaux du cœur  
Rendez à l'*Indien* sa météorite  
Clame haut ce rêve d'homme  
Même si tout nous reste loin.  
Le lointain et le proche ne sont que l'ombre des lumières présentes  
Clame haut, poète, clame les mots qui abolissent les symétries et posent les normes qui nous  
éloignent de nous.  
C'est là ta parole contre le temps.  
La pensée est une quand le temps libère les colères du vent  
C'est l'instant heureux des paniques et des prières communes  
Et des espérances affolées  
Cours à l'heure paisible dans les tortueux méandres de ton être  
Clame haut le semblable et le différent, aussi haut que le soleil  
Chante les impossibles pensées qui naissent de l'oisiveté  
Pense le beau ! Pense le laid ! Pense les lieux et les normes et les lois !  
En attendant les prochaines colères du vent.